

# WALDEN

© Le mot et le reste, 2013 pour la traduction française.  
© Le mot et le reste, 2017 pour la présente édition.

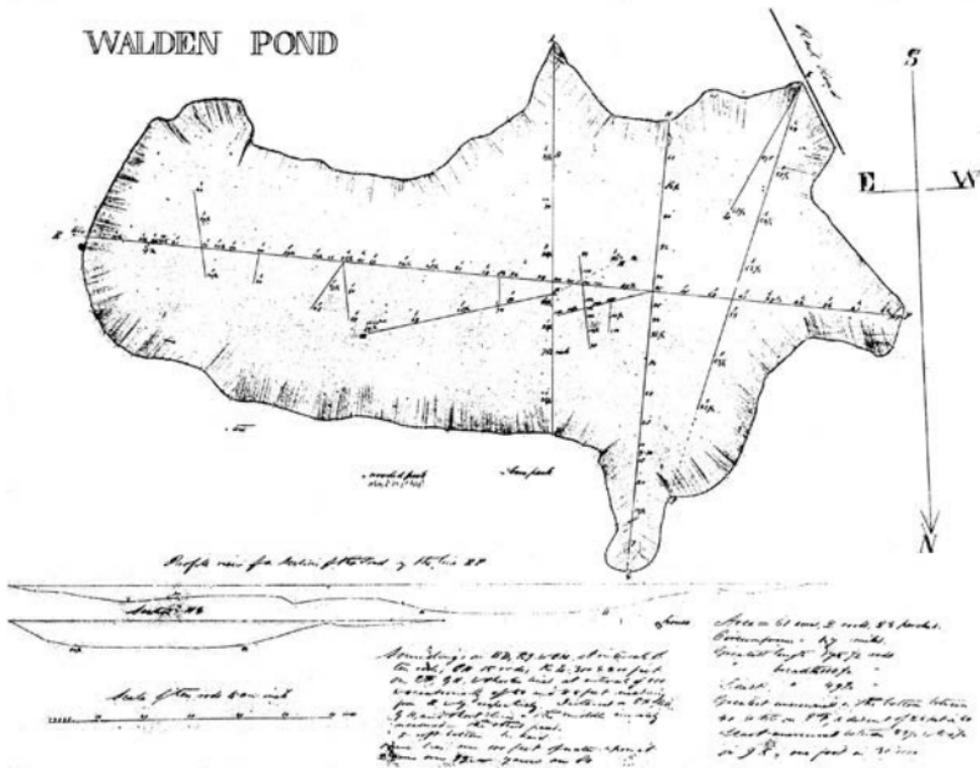
henry d.  
**thoreau**

# **WALDEN**

introduction de  
JIM HARRISON  
traduction de  
BRICE MATTHIEUSSENT

**LE MOT ET LE RESTE**

« Je n'ai pas l'intention d'écrire une ode au découragement, mais de me vanter aussi vigoureusement que Chanteclair dressé à l'aube sur son perchoir, au moins pour réveiller mes voisins. » p. 96



Plan original du lac Walden par Thoreau.

## PRÉFACE

### Jim Harrison

J'entretiens de profondes affinités avec Thoreau, surtout parce qu'il est intimement lié à mes souvenirs d'enfance. Mon père, qui travaillait comme agent agricole du gouvernement dans le nord du Michigan, sillonnait en voiture une région assez isolée pour donner ses conseils aux paysans du cru. Par chance pour moi, le comté d'Osceola était une zone rurale très pauvre, si bien qu'il y avait de nombreuses forêts où se promener et chasser, ainsi que des rivières, des lacs et des torrents où pêcher la truite et d'autres poissons. Mon père, Winfield Sprague Harrison, était obsédé par Thoreau. Le seul autre écrivain qui semblait l'impressionner à ce point était John Steinbeck et il existe un rapport évident, touchant à la ruralité, entre ces deux écrivains.

Il y a toujours eu grande abondance de critiques urbaines tendant à ridiculiser les idylles campagnardes telles que celle de Thoreau, comme si l'on faisait exprès de le confondre avec l'idéal rousseauiste du bon sauvage. Le fait est que, durant mon enfance, des millions de personnes vivaient très simplement. C'était une époque de fermes familiales, à mille lieues du gigantesque agrobusiness contemporain et des fermes usines qui dominent désormais l'agriculture américaine.

L'idéal sous-jacent à ces fermes familiales était, autant que possible, l'autosuffisance. Autrement dit, on cultivait, on élevait et on mettait en conserve tout ce qu'on mangeait, depuis les tomates jusqu'au porc. Beaucoup plus tôt dans l'histoire de notre nation, c'était aussi la principale motivation de Thoreau dans *Walden*. La route de cent ans qui reliait Thoreau à notre famille était vraiment bien courte.

Soixante années plus tard, nous sommes saisis, voire pétrifiés, par les bouleversements spectaculaires de notre paysage. En décembre 1937, quand je suis né, la population des États-Unis était à 75 % rurale et à 25 % urbaine. Aujourd'hui, ces proportions sont inversées. Le village de Concord à l'époque de Thoreau (1817-1862), bien que situé à une trentaine de kilomètres seulement de Boston, était presque entièrement rural et boisé, composé de petites fermes entourées de vastes forêts. C'est là que Thoreau fit son expérience, minimale mais épique, d'autosuffisance durant ses deux années passées sur les rives du lac Walden. Et c'est aussi dans cette région qu'il développa ses idées explosives de désobéissance civile, qui devaient tant marquer la vie d'un Gandhi, d'un Martin Luther King et d'autres. En Amérique, plutôt qu'en démocratie, nous vivons sous un régime d'oligarchie fondée sur l'argent. Il est piquant que, ces dernières années, le lac Walden ait été protégé grâce aux efforts et à l'argent de Don Henley, membre d'un ancien groupe de rock'n'roll, les Eagles. Le paysage américain, tellement révérend de Thoreau, se retrouve invariablement en danger chaque fois qu'on peut en tirer un dollar.

J'ai donc grandi dans une profonde fascination pour Thoreau, et en apprenant dans une certaine mesure à partir de son exemple. Durant plus de vingt ans j'ai possédé un chalet isolé, et pendant tout le demi-siècle de notre mariage mon épouse et moi avons toujours cultivé un grand jardin potager, sauf au cours des deux années que nous avons passées à Boston. Je ne peux me passer de faire chaque matin une marche de plusieurs heures, un enseignement fondamental de Thoreau. De manière plutôt comique, je ne partage ni la sobriété ni la frugalité de mon héros. Je ne laisse jamais filer une seule journée sans boire du vin français ni essayer de préparer un bon repas. Plus tôt dans l'existence, quand j'ai expérimenté un mode de vie plus

ascétique, j'ai remarqué que le monde perdait alors ses couleurs en Technicolor.

Si j'évoque le problème global des influences, c'est pour insister sur l'improbable vitalité de l'œuvre de Thoreau près de deux siècles plus tard. Il s'agit de toute évidence d'un cas majeur de formidable *élan vital*\*. D.H. Lawrence a dit que « la seule aristocratie est celle de la conscience ». Thoreau avait une perception extraordinairement fine de la flore et de la faune, des points de vue tant botanique qu'historique. Il connaissait sur le bout des doigts ce qu'il appelait « la grammaire mordorée » du monde naturel. La plupart des littérateurs sont franchement des généralistes de tendance romantique, qui en guise de savoir accumulent une flopée d'anecdotes, alors que Thoreau était un étudiant assidu tant de la littérature que de la nature. De nos jours, malheureusement, mes amis spécialistes de mathématiques ou de physique pures s'intéressent en général davantage à la littérature, que mes amis écrivains aux idées scientifiques contemporaines.

L'expérience que fit Thoreau de la survie et de l'isolement dura deux années, pendant lesquelles il resta en contact avec son célèbre mentor, Ralph Waldo Emerson. Cette proximité est importante, car aujourd'hui ceux qui se réfugient dans le monde naturel croient malin d'endosser une panoplie anti-intellectuelle, une pose que Thoreau n'a jamais eu l'intention d'adopter. Pour lui, la vie de l'esprit était aussi naturelle qu'un arbre. C'est triste à dire, mais Thoreau mourut à moins de cinquante ans; eût-il vécu plus longtemps, on aurait pu s'attendre à ce que ses intuitions déjà très inclassables s'épanouissent avec l'âge en des idées très pénétrantes et originales, à la manière du grand écrivain français qu'est Gaston Bachelard.

---

\* En français dans le texte original, comme tous les passages en italique suivis d'un astérisque (N.d.T.).

Il est à peine croyable d'assister de son vivant à l'avènement et au déclin des réputations. Bon nombre de nos sujets de curiosité sont vains et relèvent d'une pure perte de temps. Un ami qui consacre un temps indécent à Internet dit volontiers qu'on commence par vérifier les aspects bienfaisants du lin pour finir par apprendre le nombre de prostituées russes à Madrid. En affûtant un peu la lame de votre curiosité, vous aboutissez à cette conclusion que le XIX<sup>e</sup> siècle nous a donné trois géants, Thoreau, Whitman et Melville, dont le XX<sup>e</sup> siècle n'a pas produit l'équivalent. Assez comiquement, Thoreau n'avait pas de compétence particulière pour la survie par l'agriculture, mais son écriture a gardé toute son implacable vivacité et ses héritiers naturels d'aujourd'hui, Peter Matthiessen et Gary Snyder, occupent une place de choix dans notre paysage littéraire.

C'est Wittgenstein qui a dit que le miracle est que le monde existe. Thoreau se donne beaucoup de mal pour nous rappeler la nature de la nature, la grâce inhérente au paysage. Il résista aux bêtises de notre gouvernement. On le jeta en prison parce qu'il avait refusé de payer ses impôts et de soutenir ainsi notre guerre au Mexique. Emerson lui rendit alors visite et demanda, « Henry, que faites-vous là-dedans ? », et Thoreau lui répondit, « Que faites-vous là-dehors ? » Ses talents nous touchent toujours, comme le prouve le livre que vous tenez en main. Ses mots sont beaux, mais dangereux pour l'esprit.

Traduit de l'américain par Brice Matthieussent.

## ÉCONOMIE

Quand j'ai écrit les pages suivantes, ou la plupart d'entre elles, je vivais seul au milieu des bois, à un mile de mon voisin le plus proche<sup>1</sup>, dans une maison que j'avais construite moi-même, sur la berge du lac Walden, à Concord<sup>2</sup>, Massachusetts, et je gagnais ma vie grâce au seul travail de mes mains. J'ai habité là deux ans et deux mois. À présent, je séjourne de nouveau dans la civilisation.

Je n'aurais pas la présomption de réclamer autant l'attention de mes lecteurs si mes concitoyens ne m'avaient posé des questions très précises sur mon mode de vie, que certains taxeraient d'absurdité, bien que je n'y voie aucune impertinence, mais, compte tenu des circonstances, des questions tout à fait naturelles et pertinentes. Quelques-uns m'ont demandé ce que je mangeais ; si je ne me sentais pas seul ; si je n'avais pas peur ; et ainsi de suite. D'autres ont été curieux d'apprendre quelle part de mes revenus je consacrais à des œuvres charitables ; d'autres encore, nantis d'une nombreuse famille, combien d'enfants pauvres j'entretenais. Je demanderai donc à ceux de mes lecteurs qui ne s'intéressent guère à moi de me pardonner si dans ce livre j'entreprends de répondre à certaines de ces questions. Dans la plupart des livres, le *Je*, ou la première personne, est omis ; dans celui-ci, il sera conservé ; cela, sur le plan de l'égotisme, est la principale différence. Nous oublions souvent qu'après tout, c'est toujours la première personne qui s'exprime. Je ne devrais pas parler autant de moi-même s'il existait quelqu'un d'autre que je connaisse aussi bien. Hélas, je suis réduit à ce thème par l'étroitesse de mon expérience. Mieux, j'exige,

*[Les notes signalées par un astérisque sont soit du traducteur (mentionnées par N.d.T.) soit de Michel Granger. Elles ont trait directement au texte. Les autres, numérotées, éclairent diverses références culturelles et se trouvent en fin d'ouvrage.]*

moi, personnellement, de chaque écrivain, grand ou petit, un récit simple et sincère de sa propre vie, et pas simplement ce qu'il a entendu dire de la vie des autres ; le genre de compte rendu qu'il pourrait envoyer d'une terre lointaine à sa famille ; car s'il a vécu avec sincérité, il l'a forcément fait selon moi dans une terre lointaine. Peut-être ces pages s'adressent-elles surtout aux étudiants pauvres. Quant à mes autres lecteurs, qu'ils en acceptent les parties qui les concernent. Je crois qu'aucun n'en fera sauter les coutures en endossant ce manteau, car il rendra sans doute de bons et loyaux services à celui à qui il ira.

J'aimerais dire quelque chose, non pas tant à propos des Chinois ou des habitants des îles Sandwich, que sur vous qui lisez ces pages et qui, paraît-il, habitez la Nouvelle-Angleterre ; quelque chose sur votre condition, surtout sur vos conditions de vie, la manière dont vous vivez dans ce monde, dans ce village, ce qu'elle est, si elle est forcément aussi détestable qu'elle l'est, si l'on peut l'améliorer ou pas. J'ai beaucoup voyagé à Concord ; et partout, dans les boutiques, les bureaux et les champs, ses habitants m'ont semblé faire pénitence de mille manières remarquables. Ce que j'ai entendu dire des brahmanes assis entre quatre fournaises et les yeux tournés vers le soleil, ou suspendus la tête en bas au-dessus des flammes, ou regardant le ciel par-dessus l'épaule « jusqu'à ce qu'il leur soit impossible de reprendre une position naturelle et que seuls des liquides puissent franchir l'obstacle de leur cou tordu pour rejoindre l'estomac », ou demeurant enchaînés à vie au pied d'un arbre, ou mesurant de leur corps, telles des chenilles, la largeur de vastes empires, ou debout sur une jambe en haut d'une colonne, – même ces formes de pénitence consciente sont à peine plus incroyables et stupéfiantes que les scènes auxquelles chaque jour j'assiste. Les douze travaux d'Hercule furent des broutilles, comparés à ceux qu'entreprennent mes voisins ; car il n'y en eut que douze

et ils eurent une fin ; mais je n'ai jamais vu ces hommes tuer ou capturer un quelconque monstre ni achever l'un de leurs travaux. Ils n'ont aucun ami Iolaos pour brûler au fer rouge le moignon de la tête de l'hydre, quand, sitôt une tête écrasée, deux autres surgissent.

Je vois des hommes jeunes, mes concitoyens, qui ont eu le malheur d'hériter de fermes, de maisons, de granges, de bétail et d'instruments agricoles ; car on acquiert tout cela plus aisément qu'on ne s'en débarrasse. Il aurait mieux valu pour eux naître dans une prairie et être allaités par une louve ; ainsi, ils auraient pu voir plus clairement dans quel champ ils étaient appelés à travailler. Qui les a transformés en esclaves de la terre ? Pourquoi devraient-ils manger leurs soixante arpents, quand l'homme est condamné à ne manger qu'un peu de poussière ? Pourquoi, dès le jour de leur naissance, devraient-ils creuser leur tombe ? Durant leur vie entière, ils sont contraints de pousser devant eux tous ces fardeaux et se débrouiller au mieux. Combien en ai-je croisé, de ces pauvres âmes immortelles, presque écrasées et broyées par leur faix, cheminant à pas lents sur la route de la vie, poussant devant elles une grange de soixante-quinze pieds sur quarante, ses écuries d'Augias jamais nettoyées, ainsi qu'un terrain de cent arpents, labours, fauchages, pâtures et bois afférents ! Les déshérités, qui n'ont pas à se coltiner toutes ces charges superflues léguées par leurs ancêtres, trouvent déjà bien assez laborieux de maîtriser et de cultiver quelques pieds cubiques de chair.

Les hommes triment et se trompent. Sous le soc, la meilleure part d'eux-mêmes est vite intégrée à la terre comme compost. Selon ce qu'on appelle le destin, ou plus volontiers la nécessité, ils s'affairent, ainsi qu'il est dit dans un vieux livre<sup>3</sup>, à amasser des trésors bientôt détruits par les mites et la rouille, ou dérobés par des voleurs qui s'introduiront chez eux. C'est une vie stupide, ainsi qu'ils le découvriront quand

ils en verront la fin, sinon avant. On dit que Deucalion et Pyrrha créèrent les hommes en lançant des pierres derrière eux, au-dessus de leur tête :

*Inde genus durum sumus, experiensque laborum,  
Et documenta damus qua simus origine nati\**.

Ou, comme Raleigh l'exprime en vers sonores :

« Depuis lors notre race a le cœur dur,  
Supportant douleurs et soucis,  
Prouvant que de la pierre notre corps a la nature. »

Voilà où mène l'obéissance aveugle à un oracle malavisé, qui parle de pierres jetées par-derrière, au-dessus de la tête, sans voir où elles tombent.

La plupart des hommes, même dans ce pays relativement libre<sup>4</sup>, par simple ignorance et erreur, sont si obnubilés de soucis illusoire et des durs et vains travaux de la vie qu'ils ne parviennent pas à en cueillir les plus beaux fruits. Un labeur excessif rend leurs doigts trop maladroits et tremblants pour cela. De fait, le travailleur n'a nul loisir pour goûter chaque jour à une authentique intégrité ; il ne peut pas entretenir de vraies relations d'homme à homme ; son labeur en serait déprécié sur le marché. Il n'a pas le temps d'être autre chose qu'une machine. Comment peut-il se rappeler son ignorance – que son développement requiert –, quand il a si souvent besoin de faire appel à son savoir ? Nous devrions parfois le nourrir et le vêtir gratuitement, et le reconforter de nos liqueurs avant de le juger. Comme le velouté des fruits, on ne peut conserver les plus belles qualités de notre nature qu'en les maniant avec beaucoup de précaution. Et pourtant, nous ne traitons ni nous-mêmes ni les autres avec cette tendresse.

---

\* « De là vient cette dureté qui caractérise notre race, de là sa force pour soutenir les plus rudes travaux, et l'homme atteste assez quelle fut son origine. » Ovide, *Métamorphoses*. (N.d.T.)

Certains d'entre vous, nous le savons tous, sont pauvres, trouvent la vie dure, et sont parfois, pour ainsi dire, à bout de souffle. Je ne doute pas que quelques-uns parmi vous qui lisez ce livre sont incapables de payer tous les repas qu'ils ont bel et bien mangés, ou les habits et les chaussures qui s'usent vite ou sont déjà usés, et que, lisant ces pages, ils volent ou empruntent une heure à leurs créanciers. De toute évidence, bon nombre d'entre vous mènent une vie médiocre et inavouable, car l'expérience m'a aiguisé la vue; toujours sous tutelle financière, tâchant de mettre sur pied quelque entreprise et de s'acquitter d'une dette, embourbés dans un marais très ancien, appelé *aes alienum* par les Romains, le cuivre d'autrui, car certaines de leurs pièces de monnaie étaient en cuivre; toujours vivant et mourant et ensevelis par ce cuivre d'autrui; promettant chaque jour de payer, promettant de payer, demain, pour mourir aujourd'hui, insolubles; cherchant à s'attirer des faveurs, à trouver des clients, par toutes manières imaginables, hormis les délits passibles de prison; mentir, flatter, voter, se ratatiner dans une coquille de civilité ou se dilater dans une atmosphère impalpable de générosité vaporeuse, afin de convaincre votre voisin de vous laisser lui fabriquer ses chaussures, son chapeau, son habit, sa voiture, ou importer pour lui son épicerie; se rendre malade pour mettre de côté quelque économie en prévision d'un jour de maladie, un peu d'argent à serrer dans un vieux coffre, ou dans un bas caché derrière le plâtre du mur, ou, plus prudemment, dans la banque en briques; et peu importe où, et peu importe le montant du magot.

Je m'étonne parfois que nous soyons assez frivoles, si je puis dire, pour nous occuper de cette forme grave, mais quelque peu étrangère<sup>5</sup>, de servitude appelée esclavage des nègres, alors qu'il existe tellement de maîtres habiles et subtils qui asservissent tant le Nord que le Sud. Supporter un gardien d'esclaves dans le Sud est pénible; c'est pire d'en avoir un

dans le Nord ; mais le pire de tout, c'est d'être à la fois son propre gardien et l'esclave. Parlez-moi donc du caractère divin de l'homme ! Regardez le charretier sur la grand-route qui de jour comme de nuit s'en va au marché ; sent-il tressaillir en lui la moindre part divine ? Son devoir le plus noble consiste à donner du fourrage et de l'eau à ses chevaux ! Que lui importe son destin, pourvu qu'il touche sa prime de transporteur ? Ne roule-t-il pas pour le sieur Esbroufe ? Pourquoi serait-il divin ? Et pourquoi immortel ? Voyez-le trembler de peur et courber l'échine, tout le jour assailli de craintes vagues, car il n'est ni immortel ni divin, mais l'esclave et le prisonnier de l'opinion qu'il a de lui-même, de la réputation qu'il doit à ses seuls exploits. L'opinion publique est un piètre tyran, comparée à l'opinion que nous avons de nous-mêmes. Ce qu'un homme pense de lui-même, voilà ce qui détermine, ou plutôt indique, son destin. L'émancipation de l'homme par soi, jusque dans les Antilles de l'imagination et de la chimère, quel Wilberforce<sup>6</sup> pourrait la susciter ? Pensez aussi aux dames de notre pays, tissant des coussins de boudoir en prévision de leur dernier jour, afin de ne pas trahir un intérêt trop naïf pour leur destin ! Comme si l'on pouvait tuer le temps sans blesser l'éternité.

La plupart des hommes mènent une existence de désespoir tranquille. Ce qu'on appelle résignation est un désespoir absolu. Quittant la ville désespérée, vous rejoignez la campagne désespérée et vous n'avez plus qu'à vous consoler avec le courage des visons et des rats musqués. Un désespoir répétitif mais inconscient se cache même sous ce qu'on appelle les jeux et les distractions de l'humanité. Venant après le travail, ils n'amuse guère. Mais un des traits de la sagesse veut qu'on ne commette pas d'acte désespéré.

Si l'on considère ce qui, pour se servir du catéchisme, est la fin première de l'homme, et ce que sont les véritables nécessaires de vie et moyens de l'existence, il semble que